

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/3 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.3.63949

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Besatzer hatte, war die deutsche Widerstandsbewegung in der prekären Situation, daß ihr Handeln immer ein Vorgehen gegen die eigene Nation war, was vor allem für die Akteure des 20. Juli 1944 zu einer schweren Gewissensentscheidung wurde. Außerdem mußte der deutsche Widerstand gegen die politischen und militärischen Erfolge Hitlers ankämpfen und konnte weder auf eine Unterstützung durch das Ausland noch auf die Mehrheit in der deutschen Bevölkerung bauen, wie etwa die Résistance oder der polnische Widerstand.

Den verschiedenen politischen und religiösen Strömungen sowie den einzelnen Personenkreisen ist in weitgehend chronologischer Reihenfolge je ein Kapitel gewidmet, wobei der bürgerlich-konservative Widerstand um den 20. Juli breiten Raum einnimmt, dessen Vielschichtigkeit in den Kapiteln VI und VII detailliert dargestellt wird. Der nicht nur in Frankreich weitverbreiteten Meinung, es wären nur die »ostpreußischen Junker« gewesen, hält die Verfasserin entgegen, daß mit Carl Goerdeler und Julius Leber auch führende Köpfe des sozialdemokratischen Lagers dazu gehörten. Die ersten fünf Kapitel widmen sich dem Arbeiterwiderstand, dem Widerstand der Jugend, der Kirchen und der jüdischen Bevölkerung sowie der dissidentischen Arbeit der deutschen Emigranten. Dazu werden die sozialen Hintergründe, Motive und Entwicklungsstrukturen der verschiedenen gesellschaftlichen Gruppen und politischen Lager des Widerstandes ausführlich geschildert.

Im letzten Kapitel analysiert Koehn die politischen Konzepte zu den verschiedenen Strömungen innerhalb des deutschen Widerstandes, die sie für ein Deutschland nach Hitler entwickelt hatten und wie sich Sozialdemokraten, christliche Kreise und bürgerlich-konservative Kräfte zu einer gemeinsamen Front gegen die NS-Diktatur formierten, ungeachtet ihrer gegensätzlichen politischen Programme.

Die einzelnen Kapitel sind in sich gut abgeschlossen und ermöglichen es dem Leser so, sich ohne die Kenntnis der anderen Kapitel und ohne umständliches Blättern die Spezifika der einzelnen Gruppen des deutschen Widerstandes zu erschließen. Dies wird auch dadurch möglich, daß in allen Fällen eine gute Einbettung in den nationalen und internationalen historischen Kontext erfolgt, wobei auch die Entwicklungen in den letzten Jahren der Weimarer Republik berücksichtigt werden.

Obwohl alle wesentlichen Widerstandsbewegungen mit ihren führenden Personen dargestellt werden, liegt der Schwerpunkt dennoch auf dem im 20. Juli 1944 mündenden Widerstand. Bedauerlicherweise fehlt ein Sachindex – ein Personenindex ist vorhanden – mit dessen Hilfe der Leser die einzelnen Widerstandsbewegungen wie die »Weiße Rose« oder die »Rote Kapelle« im Text gezielt auffinden könnte. Unverkennbar ist das Verdienst von Koehn, die Ergebnisse der deutschen Widerstandsforschung einem interessierten französischen Publikum in prägnantem Stil zugänglich zu machen.

Corinna VON LIST, Berlin

Angelika ABEL, *Thomas Mann im Exil. Zum zeitgeschichtlichen Hintergrund der Emigration*, Paderborn (Wilhelm Fink) 2003, 281 p.

Dans sa brève note introductive, l'auteur avoue ne pas vouloir jeter un regard extérieur sur les années d'émigration de Thomas Mann, mais »reconstruire l'expérience et la thématique de l'exil« de son point de vue à lui. On aurait pu craindre le pire. Il n'en est rien, car Abel analyse avec beaucoup d'acuité les nombreux documents dont elle dispose et qu'elle a recherchés dans des archives.

Ainsi, elle fait le point sur du silence de Thomas Mann de l'arrivée au pouvoir d'Hitler à 1936, pendant une longue période de trois ans, riche en événements. Il ne prend pas position sur le boycott des magasins juifs ou les autodafés, non plus sur le numerus clausus institué dans les universités allemandes pour y limiter l'accès des étudiants juifs. Quand la controverse entre son fils Klaus et le poète Gottfried Benn éclate, Mann ne s'en mêle pas. S'il hésite

à se taire en 1935, au moment où les lois de Nuremberg sont promulguées, il ne s'exprime toujours pas en public. Et, précaution suprême: après avoir accordé au journaliste David Ewen une interview publiée dans le »New York Times« en 1933, Mann apporte un démenti pour ne pas heurter de front les autorités nazies. Sa fille Erika ne lui pardonne pas de nier avoir collaboré à la »Freie Presse d'Amsterdam«, ce qu'il a pourtant fait. Il va même se distancier officiellement de la revue »Die Sammlung« que son fils Klaus fait paraître à Amsterdam; et le télégramme qu'il envoie en Allemagne va y être diffusé. Il n'a toujours pas la conscience d'être un émigré comme les autres et conserve la ferme volonté de ne représenter que sa propre personne.

Abel montre que Thomas Mann conserve le vain espoir de pouvoir rentrer en Allemagne à certaines conditions, même si sa maison de Munich a été mise sous séquestre. Son éditeur Bermann-Fischer pense encore pouvoir intervenir auprès de Goebbels pour le faire venir à Berlin. En 1933, Mann se trouve en Suisse. Puis il passe quelques temps en France à Bandol et à Sanary-sur-Mer. Une fois son autorisation de séjour obtenue pour la Suisse, il parvient pourtant à y faire venir de Munich une partie de son mobilier. Mann semble obnubilé par des soucis matériels: préserver sa fortune, conserver son public en Allemagne et ne pas envenimer sa situation personnelle en Suisse.

Si l'on ne comprend pas bien pourquoi la seconde partie de l'ouvrage est consacrée à Theodor W. Adorno – quel qu'en puisse être l'intérêt en soi – tout ce qui touche à l'exil de Thomas Mann aux États-Unis, en particulier dans l'immédiat après-guerre, est fort intéressant. C'est au cours du quatrième voyage qu'il y effectue en 1938 qu'il va décider de s'y fixer, s'installant en Californie en 1941. Il désire ainsi échapper quelque peu aux obligations diverses – congrès, meetings, soirées – qui lui sont imposées à New York. Bien qu'il ne maîtrise l'anglais que médiocrement, ses tournées de conférences remportent un immense succès et la police doit souvent intervenir pour contenir la foule lorsque la salle est comble. En outre, en Californie, il est entouré de sa famille, mais aussi de ses amis et collègues: Bruno Walter, Bruno et Liesl Frank, Fritzi Massari, Alfred Neumann, Alma et Franz Werfel, Marta et Lion Feuchtwanger, Alfred Döblin, Leonhard Frank, Berthold et Salka Viertel. Il les dédaigne pourtant quelque peu, alléguant qu'ils sont pour la plupart incapables d'apprendre quoi que ce soit de nouveau et qu'ils désirent continuer à vivre comme par le passé. Il émet même un jugement très sévère sur le suicide de Stefan Zweig, une mort »ridicule, faible et honteuse«, voire une »désertion«. Si Mann est amené à soutenir financièrement les uns et les autres, il ne témoigne que peu de compréhension pour la situation des autres émigrés qui ne peuvent se reposer sur une célébrité aussi grande que la sienne. Il envisage très vite de demander la nationalité américaine. Même si – ce qu'il ignore – le FBI tient un dossier sur ses activités antifascistes, le fait qu'il soit *Consultant in Germanic Literature* pour la *Library of Congress* fait presque de lui un fonctionnaire américain et ses émissions de radio sont un moyen d'exercer une influence sur l'Europe.

Bien installé aux États-Unis, il ne pense guère à un éventuel retour en Europe. Il s'est engagé, en 1944, dans la campagne électorale en faveur de Roosevelt, »symbole de liberté, de progrès social, de collaboration entre les peuples et d'une démocratie achevée sur la plan économique«. À la mort de celui-ci, en 1945, Thomas Mann a le sentiment qu'une époque s'achève. Il distingue toujours entre les Allemands et leurs dirigeants et refuse donc l'idée de responsabilité collective pour les crimes nazis. Quant à la célèbre controverse entre Walter von Molo et Frank Thiess sur le problème de l'émigration intérieure et le rôle des émigrés, elle est assortie d'une injonction lancée à Mann de rentrer en Allemagne pour y jouer »le bon médecin«. Thiess lui reprochant, en outre, d'avoir trahi et abandonné son pays, Mann s'en montre profondément irrité. Certes, l'Université de Bonn vient en 1946 de lui attribuer à nouveau son titre de Docteur honoris causa, mais l'ancien Président de la *Reichsschrifttumkammer* n'avance-t-il pas en guise de défense n'avoir jamais rien fait d'autre que promu l'enseignement de l'allemand à l'étranger? Tout ceci n'augure rien de

bon aux yeux de Mann, comme en témoigne sa lettre à Hermann Hesse où l'on retrouve un clin d'œil à Heinrich Heine: »Si je pense la nuit à l'Allemagne, je me dépêche de me rendormir«.

Son éditeur Suhrkamp lui déconseille de se rendre à Weimar en zone soviétique pour les festivités de l'année Goethe. Après de longues tergiversations, il accepte cependant – mais va aussi à Francfort – et devra se justifier face à ses détracteurs qui lui reprochent de ne pas s'être rendu à Buchenwald, d'avoir écrit une lettre très favorable à Ulbricht et de soutenir le régime de la RDA. À l'époque du maccarthysme, il est accusé aux États-Unis de sympathies communistes et évoque ce »pays de gangsters«. Abel décrit les étapes du retour et ses péripéties, une seconde émigration, cette fois vers l'Europe, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Ses dernières interventions officielles en 1955 sont un plaidoyer pour plus de tolérance dans une Europe désunie.

Grâce à de nombreuses citations, judicieusement choisies, et souvent tirées de la correspondance de Thomas Mann, Abel permet au lecteur de mieux comprendre les motivations du »Zauberer« pendant ses années d'exil. C'est une vision sans complaisance.

Anne-Marie CORBIN, Rouen

Stefan SCHEIL, Fünf plus Zwei. Die europäischen Nationalstaaten, die Weltmächte und die vereinte Entfesselung des Zweiten Weltkriegs, Berlin (Duncker & Humblot) 2003, 533 p. (Zeitgeschichtliche Forschungen, 18).

Le titre énigmatique demande un mot d'explication »Cinq« recouvre les cinq pays au cœur du sujet: l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie et la Pologne. Les »deux« qui s'ajoutent sont les États-Unis et l'Union soviétique qui deviendront les puissances dominantes à l'issue de la Seconde Guerre mondiale.

Le moins qu'on puisse dire est que Scheil a une manière personnelle de créer une ambiance autour des chapitres qu'il aborde. Il ne faut pas aller loin dans la lecture pour s'en rendre compte. Il souligne le caractère présomptueux de beaucoup de dirigeants polonais à la veille de la Seconde Guerre mondiale. C'est peu contestable et le trait se retrouve dans les intentions du haut commandement qui rêvait de marcher sur Berlin. Mais, chose curieuse, l'auteur passe sous silence que la *Wehrmacht* a surpris l'armée du maréchal Rydz-Smigly avant qu'elle ne soit entièrement mobilisée. Insister sur la mobilité de la cavalerie polonaise et ignorer les *Panzerdivisionen* ainsi que l'appui de la *Luftwaffe* entretient le sentiment d'une approche unilatérale. Il est beaucoup question des projets de guerre préventive nourris à Varsovie. Que le procédé soit celui que Berlin a mis en œuvre apparaît seulement entre les lignes. Que l'affaire ait été mûrement préparée n'apparaît nulle part. S'agit-il simplement d'analyses trop courtes? La manière se retrouve à l'occasion du plan allemand en seize points pour régler le contentieux avec la Pologne. Scheil traite de légende que Ribbentrop l'ait lu si vite que l'ambassadeur de Sa Gracieuse Majesté ne l'a pas compris. Pour preuve, il fait valoir que Sir Nevile Henderson en a procuré le texte à son collègue polonais à Berlin. C'est vrai mais incomplet. Henderson ne l'a pas reçu de Ribbentrop. Suite à une intervention du Suédois Birger Dahlerus, Göring a obtenu de Hitler que le document soit remis au Britannique. En outre, les péripéties qui entourent les seize points font apparaître leur modération comme un trompe-l'œil. Si j'en parle à l'aise, c'est que j'ai creusé la question dans un livre paru en 1989¹. Que l'auteur n'en ait pas eu connaissance est dans l'ordre des choses. Ce qui se publie en Belgique connaît des problèmes de diffusion en dehors du pays. Au surplus, le livre est écrit en français. La lecture du volume de Scheil donne l'impression

1 Jean VANWELKENHUYZEN, L'agonie de la paix, 31 août–3 septembre 1939, Bruxelles (Duclot) 1989.